

Mgr. Baillargeon fit deux autres voyages, l'un à Rome, en 1862 pour la canonisation des martyrs du Japon, l'autre en 1869 pour le grand concile œcuménique. Avant de quitter Rome cette dernière fois, il voulut obtenir de Pie IX l'acceptation de sa démission et fit valoir sa maladie et son grand âge. Le Pape lui répondit. « Moi aussi je suis vieux comme vous, j'ai des infirmités et plus que vous je suis affligé, et cependant je mourrai sur le champ de bataille les armes à la main; mourez donc aussi sur le champ de bataille. » Il n'en fallait pas tant pour décider un homme si rempli de dévouement et de courage; il mourut en effet sur le champ de bataille; car au milieu de la visite pastorale de son diocèse à son retour, il fut obligé de revenir à l'archevêché où il expira le 13 octobre.

Mgr. Baillargeon à part de toutes ses autres qualités, avait une supériorité d'intelligence, et une originalité d'expression qui rendaient sa conversation on ne peut plus piquante. C'était un type national, et l'on peut dire qu'il avait le bon sens et l'esprit du canadien français des anciens jours élevés à leur plus haute puissance. Les mots spirituels quoiqu'ils n'aient jamais méchants qui lui échappaient, restaient longtemps dans la mémoire de ses amis. Plusieurs de ses mandements sont des œuvres remarquables entre autres celui sur les *Tables tournantes* qui se trouve cité dans la *Théologie morale* du Père Gury. Il a publié deux éditions d'une traduction annotée du *Nouveau Testament* qui lui ont coûté un travail immense dérobé sur ses nuits. Il suivait de plus le mouvement des sciences et des lettres et s'occupait surtout d'astronomie, science qu'il avait toujours affectionnée et qui était bien faite pour captiver une aussi haute intelligence.

Puisque nous avons commencé par une nécrologie, nous allons donner de suite brièvement ce que nous trouvons consigné à ce funèbre chapitre dans les deux mois qui viennent de s'écouler.

La mort du général Lee a fait disparaître un des principaux acteurs de la grande lutte militaire des États-Unis. Le général Lee était âgé de 63 ans. Il est mort à Lexington, Virginie, il était depuis la paix président du collège Washington, noble retraite qui honore également le grand homme et la belle cause de l'instruction publique à laquelle il rendait ainsi hommage.

« C'est une grande perte dit *L'Éclair* de la Nouvelle-Orléans, que celle de pareils hommes, car ils sont rares ceux qu'on peut citer comme modèle, de toutes les vertus. . . . On voit ses luttes héroïques contre les armées innombrables que le nord lançait les unes après les autres à la conquête de Richmond, ses brillantes victoires, ses deux invasions en Pensylvanie et cette résistance opiniâtre de la dernière campagne qui se termina par la reddition des armées confédérées réduites au chiffre de 29,000 hommes quand les relevés officiels des armées du Nord accusaient un effectif de plus d'un million d'hommes.

« C'est le père du général Lee qui en faisant l'éloge de George Washington a dit de ce dernier : « Il fut le premier dans la paix, le premier dans la guerre et le premier dans le cœur de ses concitoyens. » On pourra dire de Robert Lee qu'il a été aussi grand dans la défaite que dans la victoire et que nul parmi ceux qu'il a combattus ne l'a égalé en talents militaires et en vertus civiques. »

Les journaux d'Europe ne nous apprennent la mort d'aucun général bien célèbre, quoique plusieurs généraux d'un côté et de l'autre aient mordu la poussière comme on disait en style classique. Nous trouvons dans un journal le récit de la mort héroïque de M. Ernest Baroche bien connu au Canada qu'il visita, il y a six ou sept ans. M. Baroche commandait un corps de mobiles qui se trouvait attaqué par des forces supérieures; après avoir donné l'ordre à ses troupes de retraite, il s'avança seul sur l'ennemi, tira plusieurs coups de pistolet et fut bientôt lui-même criblé de balles. Le même jour le père de ce jeune homme qui se vengeait si noblement de l'impopularité de sa famille mourait lui-même à Jersey.

M. Pierre Jules Baroche, était né en 1802, à Paris. En 1839, il avait déjà une position distinguée au barreau; il plaida à cette époque plusieurs causes célèbres; et fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats en 1846. Élu à la Chambre en 1847, il y prit place à côté d'Odilon Barrot et fut un des promoteurs des fameux banquets. Il fut ministre à deux reprises sous la présidence du Prince Napoléon, et le fut également à plusieurs reprises sous l'empire, tantôt aux affaires étrangères, tantôt ministère de la justice.

Deux hommes distingués dans les lettres sont aussi à porter au bulletin nécrologique: M. Prosper Mérimé et M. Moreau de Jonnés. Auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et d'archéologie, de voyages dans les provinces de France, de nombreux romans et nouvelles, M. Mérimé remplaça Charles Noddy à l'Académie en 1844. Il fut fait gouverneur du jeune prince impérial, et c'est encore un des derniers amis et serviteurs de la famille de Louis Napoléon qui s'éteint avec sa dynastie. M. Mérimé était né en 1803; M. Moreau de Jonnés, né en Bretagne en 1776, est surtout célèbre par ses ouvrages de statistique. Nous avons cité, il y a longtemps, un article de lui dans lequel il signalait l'accroissement prodigieux des races canadienne et néerlandaise françaises.

Dans notre nécrologie locale, nous devons mentionner M. McCarthy, député au parlement fédéral pour le comté de Richelieu. M. McCarthy était un Irlandais français comme il y en a beaucoup en Canada; il représentait un comté presque exclusivement français dont il s'était acquis la confiance par son esprit d'entreprise, sa libéralité et son intégrité. Il appartenait au parti conservateur.

Depuis notre dernière revue, la guerre terrible qui désastre la France s'est continuée avec le même acharnement: l'œuvre de massacre et de

destruction ne semble devoir s'arrêter que lorsque toute la France ne sera plus qu'une ruine. La chute de Metz, après celles de Sedan et de Strasbourg a rendu la prise ou la reddition de Paris, pour bien dire une question de temps. Plus ignominieuse encore pour la France que la capitulation de Sedan, celle de Metz a livré à l'ennemi les meilleurs généraux qui restaient à la France, Bazaine, Changarnier, Causse et Leboucq, plus de cent cinquante mille hommes, et un immense approvisionnement de canons, d'armes, et de munitions. Cette catastrophe est plus douloureuse que les précédentes en ce qu'elle laisse planer plus visiblement encore sur les chefs de l'armée le soupçon de trahison.

Cependant Paris tient bon, et l'armée de la Loire a repris Orléans et remporté des succès qui font naître une leur d'espérance. Trochu, Ducros et Vinoy à Paris, et le général d'Aureilles de Paladine qui a réussi à organiser l'armée de la Loire et à vaincre une bonne fois les prussiens sont les dernières espérances d'un peuple qui comptait par centaines ses illustrations militaires. Cependant les cruels et entêtés vainqueurs semblent vouloir conquérir tout le territoire. Ils ont poussé jusqu'à Amiens d'un côté, et de tous les côtés, ils menacent toutes les grandes villes, tous les grands centres de population. On rapporte d'eux des traits de vandalismes et de férocité que la Providence ne pourra certainement point laisser impunis.

Paris ne sachant pas ce qui se passe dans le reste du monde, Paris sans gaz, sans étrangers, Paris bientôt sans nourriture, et le reste du monde presque sans nouvelle de ce qui se passe à Paris, et cela depuis plus de six semaines, voilà bien le fait le plus extraordinaire de l'histoire moderne. Nous avons vu des lettres expédiées de Paris par *billon monts*, aussi des exemplaires d'un petit journal intitulé: *Gazette des Absents*, dont une feuille écrite à la main distribue les nouvelles personnelles et intimes que chaque abonné peut expédier avec le compte-rendu général de la situation. Ce sont là, il faut l'avouer, de bien grandes et de bien tristes curiosités! Nous avons vu aussi des lettres d'une dame de haute distinction dont le fils et le petit fils sont enfermés dans la capitale ou combattent sous ses murs dans les nombreuses sorties par lesquelles on essaye en vain de percer la muraille d'acier qui entoure le centre de la civilisation moderne, et nous avouons que nous n'avons de notre vie, ni rien de plus touchant ni de plus saisissant.

« C'est avoir trop vécu, répète souvent cette femme supérieure, encore plus touchée du malheur de la France que des siens, c'est d'avoir trop vécu que de voir son pays dans un tel état. » N'est-ce pas aussi le cri que nous-mêmes canadiens sommes tentés de pousser! Ne voudrions nous point tous tant que nous sommes, retrancher de notre existence cette triste année 1870, qui a livré nos deux métropoles religieuse et nationale, Rome et Paris aux mains de leurs plus cruels ennemis?

Tandis que la France agonise, la Russie et l'Autriche se préparent à profiter des événements. La Russie a signifié dans une note impérieuse aux autres puissances qu'elle désire faire cesser la neutralisation de la *Mer Noire* et briser à son profit les traités de 1813.

L'Angleterre s'est émue; mais que peut-elle faire aujourd'hui sans alliés. En même temps les États-Unis ont renouvelé en temps opportun leurs réclamations pour les pertes causées par les corsaires français, par l'Angleterre pendant la guerre du Sud et se montrent très irrités de la saisie que nous avons faite de quelques uns de ses vaisseaux pêcheurs en vertu du traité qu'a fait revivre l'abrogation de la réciprocité commerciale. Dans ces graves complications, l'Angleterre persiste à retirer d'ici ses troupes et l'on vient d'envoyer aux Bermudes le 62^e régiment et plusieurs compagnies d'artillerie, ne laissant ici que le 60^e. Québec a donné un concert d'adieu et présenté une adresse au Colonel Bagot qui a su non seulement se distinguer à la frontière, mais donner l'exemple de la bonne tenue et des meilleurs rapports avec les citoyens. L'adresse sera suivie plus tard d'un service de table en argent qui perpétuera dans le régiment le souvenir de la bonne vieille cité de Champlain.

Quelques semaines avant le départ du régiment, on célébrait à la cathédrale catholique le mariage du Lieutenant Glendonwyn avec Mlle. Henriette Chauveau, troisième fille de notre ministre de l'instruction publique. Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, les ministres et un grand nombre d'amis étaient présents à la cérémonie. M. et Mme. Glendonwyn sont partis dans l'*Orontes*. Quelques jours plus tard partaient dans le *Tamar* M. et Mme. Uppley, de l'artillerie; cette dernière est la fille de l'Hon. J. S. MacDonald, premier ministre de la Province d'Ontario.

Depuis notre dernière revue, le parlement provincial s'est ouvert et est déjà à cette date rendu à la période la plus critique d'une session. Les discussions sur l'arbitrage, sur le code municipal, sur le budget ont déjà fait beaucoup de progrès et bientôt viendra la nouvelle mesure pour l'encouragement des chemins de fer qui sera la partie la plus importante de cette quatrième et probablement dernière session de notre premier parlement provincial de Québec. Plusieurs projets sont actuellement discutés et le gouvernement a des conférences fréquentes avec des délégations venues des diverses parties de la Province et même du Nouveau-Brunswick. Un chemin de fer doit être construit de St. André à la Rivière du Loup pour relier le Grand Tronc et le chemin de fer intercolonial à leur point de jonction avec les ports de St. André et de St. Jean. Les députés du Nouveau-Brunswick demandent que la Province de Québec accorde pour ce chemin un octroi de terre d'un montant égal à celui qui la Province du Nouveau-Brunswick a accordé, c'est-à-dire dix mille acres par mille. Les autres projets de chemins de fer du nord et des Piles; et